EVANS + SKOLLE

C'est en 2000, alors que j'étais dans une librairie américaine à Paris à feuilleter des livres sur Walker Evans (l'équivalent de Doisneau ou Cartier-Bresson en France) que j'ai ouvert une boîte de Pandore affective et découvert la partie submergée d'un iceberg familial : d'une page à l'autre de ces livres apparaissaient des portraits qui m'étaient inconnus de mes grands-parents, Lil (Élisabeth) et John. Et des pages entières racontant dans le moindre détail leur vie imbriquée dans celle de Walker Evans. À certaines pages on parlait même de ma mère, Anita, née en 1927 à New York. Le choc émotionnel a été énorme parce que je voyais ressurgir dans ces publications sur un monstre sacré de la photographie les fantômes de mes propres parents, tous disparus : Elisabeth en 1941, John en 1988, ma mère en 1998.

Dans l'un de ces livres, édité par Scalo pour le compte du Metropolitan Museum of Art de New York, des pleines pages sur John ; des images de mes grands-parents, le visage terne devant l'objectif d'Evans, posant sur la terrasse sinistre du bâtiment qu'ils habitaient dans la 14e Rue ; ma mère bébé dans les bras d'un Walker Evans souriant de manière inhabituelle, photographié par John (nombre des portraits d'Evans même ont été faits par Skolle). Au milieu des images de ce livre s'étalait la correspondance qu'ils ont entretenue pendant dix ans.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai écrit aux auteurs de ces livres qui dévoilaient tant de choses sur mon histoire familiale. Et très vite j'ai reçu un e-mail de Jeff Rosenheim, chargé des archives de Walker Evans au Metropolitan Museum de New York. Il me disait « Ça fait dix ans qu'on vous cherche ! Dix ans qu'on espère retrouver un descendant de ce John Skolle si impliqué dans la vie de Walker Evans… Venez à New York, nous avons des choses à vous montrer sur votre famille.»

Ce séjour-là a été un pèlerinage doux-amer. Dans les bureaux du Metropolitan, on m'a ouvert les archives de Walker Evans : les photos, les lettres de ma grand-mère à Walker, où elle parle de John, d'Anita, de leurs vacances communes dans la région de New Rochelle, Connecticut, de la France (où Evans avait séjourné en 1926, dans l'espoir d'y devenir … écrivain ! Sa première ambition, en réalité). Et puis les lettres de John à

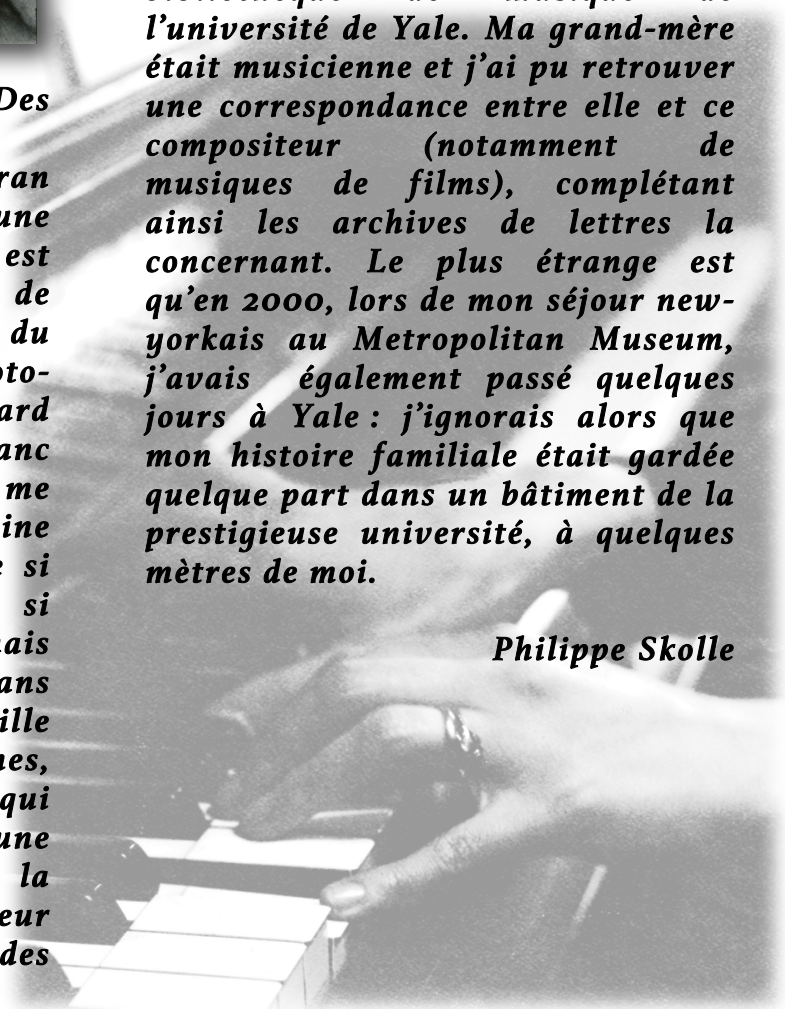
son ami devenu photographe… Des heures de lecture.

On m'a assis devant un écran d'ordinateur, j'ai appuyé sur une touche, et une mosaïque cruelle est apparue : des dizaines de photos de ma mère enfant, nue à la sortie du bain, espiègle et rieuse, photographiée par Evans. Son regard bleu-vert malgré le noir-et-blanc traversait le temps pour venir me heurter dans un deuil à peine consommé… Moi qui l'ai connue si peu douée pour le bonheur, si auréolée de tristesses jamais conjurées, et voilà qu'Evans m'offrait l'image d'une petite fille heureuse. J'ai fondu en larmes, accompagné par Rosenheim qui venait de perdre son père une semaine plus tôt. Échange de la boîte de kleenex entre le visiteur rochelais et le conservateur des Archives Walker Evans…

J'étais venu toucher des mains et des yeux les visages et les lettres archivés comme des trésors et qui m'attendaient depuis 1935. Des machines à remonter le temps que j'avais mises en marche par curiosité dans une librairie rue de Rivoli, et qui vous fabriquent de la nostalgie. Mais je peux remercier Walker Evans et les grés du hasard pour ces instruments de mémoire, qu'ils soient lettres, négatifs ou disques numérique, parce que les gens qui y sont inscrits ne meurent jamais réellement.

L'histoire a joué les prolongations, lorsqu'en 2007, j'ai appris par Internet que des documents impliquant Lil étaient conservés dans les Virgil Thomson Papers à la bibliothèque de musique de l'université de Yale. Ma grand-mère était musicienne et j'ai pu retrouver une correspondance entre elle et ce compositeur (notamment de musiques de films), complétant ainsi les archives de lettres la concernant. Le plus étrange est qu'en 2000, lors de mon séjour new-yorkais au Metropolitan Museum, j'avais également passé quelques jours à Yale : j'ignorais alors que mon histoire familiale était gardée quelque part dans un bâtiment de la prestigieuse université, à quelques mètres de moi.

Philippe Skolle



Photos 1, 2, 3 : © Walker Evans Archives, New York Metropolitan Museum
Photo 4 : les mains de Lil (Élisabeth) au piano